

de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligerait également des succès et des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu; qu'il acquière ou qu'il perde une province, que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglais est surtout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, et n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita, dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, et les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étaient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour naviguer sagement. Le roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22,500 livrés, le prince de Galles 9,000 livres, la princesse sa mère 4,500 livres. Les acteurs des différens spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avait vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zèle vraiment sa-

cré, ornaient l'enceinte de la scène, et cette décoration valait bien celles des lustres, des dentelles et des diamans.

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglais se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers; ils interceptèrent sa navigation; ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie; ils le chassèrent de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique et des grandes Indes. Jusqu'au ministère de M. Pitt, toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avaient eu et dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avaient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages et si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance et de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les depositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre et celles de mer; il éleva si haut le cœur anglais, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son âme, plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmaient ce qu'on nommait ses dissipations. Il répétait après Philippe, père d'Alexandre, *que l'on devait acheter la victoire par l'argent, et non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite et ces maximes, M. Pitt avait toujours et partout triomphé des Français.

xvii.
Les Anglais
sortirent
de leur
léthargie,
et
s'emparèrent
des îles
françaises
et
espagnoles.
Quel fut
l'auteur de
leurs succès?

Il les poursuivit jusque dans leurs îles les plus chères, jusque dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étaient pas mieux gardées. On n'y voyait que des fortifications élevées sans intelligence, et tombant en ruine. Ces mesures manquaient également de défenseurs, d'armes et de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication était interrompue entre ces grands établissemens et leur métropole ; ils ne pouvaient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étaient qu'un amas de décombres. Les maîtres et les esclaves, également dépourvus de tout, se nourrissaient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivaient jusqu'à eux, c'était à travers de si grands périls, qu'il fallait payer au plus haut prix ce qu'ils apportaient, leur céder comme pour rien ce qu'ils consentaient à prendre. C'était beaucoup que le colon n'appelât pas un libérateur. On ne devait pas présumer que sa vertu irait jusqu'à se défendre opiniâtrément contre un ennemi qui pouvait mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement, partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain ils

écrasèrent de bombes la ville de Basse-Terre. Si les assaillans avaient su profiter de la terreur qu'ils avaient répandue, la résistance de l'île eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnèrent le temps à la garnison et aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffrait également et de la chaleur du climat, et du défaut de rafraichissemens. Les Anglais, désespérant de réduire la colonie par ce côté, allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-Terre. Elle était défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-Terre, qui n'avait pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute, et ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenait douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venait de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations et les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçaient, firent tomber les armes des mains des colons. L'île entière se soumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venaient de faire cette conquête,

ne s'y étaient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légèrement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens et de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, et autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, et les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'île. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paraissait moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées et défendues, qui dominaient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; et la place, qui se voyait à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination anglaise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvait et devait être plus tardive. La Grenade et les autres îles du vent, ou françaises, ou quoique neutres, peuplées de Français, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, était menacé du joug anglais; sa perte ne paraissait pas éloignée. Quand il n'aurait pas été public que c'était la première proie

que la Grande-Bretagne voulait dévorer, pouvait-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse aurait-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devait y mettre le comble? Cet événement n'était pas un problème: tout le monde savait que la colonie, sans défense au dedans et au dehors, était hors d'état de faire la moindre résistance; elle-même était si convaincue de son impuissance, qu'elle paraissait disposée à se soumettre à la première sommation qui lui serait faite.

La cour de Versailles fut également étonnée et consternée des pertes qu'elle venait de faire, de celles qu'elle prévoyait. Elle s'était attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avaient formé ces colonies, lui paraissaient un rempart contre lequel toutes les forces britanniques devaient se briser. Il s'en fallait peu qu'elle n'eût une joie secrète de ce que les Anglais dirigeaient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avait inspiré sa confiance à la nation, et c'était être mauvais citoyen que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs et des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage; il ne hasarde tout au plus

que la récolte d'une année ; et un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes : comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances mêmes de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi : quand même ils seraient contents du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance, n'affaiblit pas cette observation. Alors la guerre avait pour objet de s'emparer du territoire, et d'en chasser les habitans ; aujourd'hui la guerre, faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'était M. Pitt qui avait formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduisait plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, et mérite d'occuper quiconque cherche les causes et les effets des révolutions politiques : sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siècle, a rarement des lumières sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente : leurs ministres, fidèles au secret ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour

égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine et la liaison des événemens, il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'assurer ; et cette incertitude ne satisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence et l'intérêt, dispensés du silence, laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende, pour ainsi dire, le jour et la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenaient captive, et que des mémoires précieux et originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudrait que suivre le fil des intrigues politiques : il se brise au temps qu'elles se nouent ; on n'en recueillerait que des débris isolés qu'on ne rapprocherait que par des conjectures hasardeuses qui s'éloigneraient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montrerait plus de pénétration ; on s'exposerait souvent à remplir par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puéril de jalousie ; car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, et avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des

événemens, c'est le temps de parler sur le caractère des acteurs. On sait ce qu'ils étaient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille et dans la société, dans la vie privée et dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus, leurs goûts et leurs aversions, leurs liaisons, leurs haines et leurs amitiés, leurs intérêts, les intérêts des leurs, ce qu'ils ont éprouvé de la faveur et de la disgrâce, les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, et pour s'y maintenir, la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs et leurs protégés, les projets qu'ils ont conçus, la manière dont ils les ont conduits, le choix des hommes qu'ils ont appelés, les obstacles qui les ont croisés, comment ils les ont surmontés; en un mot, les succès qu'ils ont eus, la récompense qu'ils ont obtenue lorsqu'ils ont réussi, le châtement quand ils ont échoué, l'éloge ou le blâme de la nation, comment ils ont achevé leur carrière, et la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'âme d'un des plus importans personnages du siècle que nous cherchons à lire, et c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, sera privée de mille détails simples et naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avaient plongée, arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, et se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourraient aller. La modération que tant de politiques avaient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la faiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devaient vouloir tout ce qu'ils pouvaient, et qu'il était sans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre, et ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre et de la France l'affermissait dans ses principes. Il voyait avec douleur que la puissance anglaise, fondée sur un commerce qu'elle pouvait et devait perdre, était peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avaient élevée à un degré de force qui, sous d'heureuses administrations, avait fait trembler l'Europe entière: il le sentit. Dès lors il résolut de dépouiller les Français de leurs colonies, et de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paraissaient assurés. Tandis que l'imagination des âmes timides prenait de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaisaient

devant lui. Quoique la nation dont il était l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en était pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'était qu'un torrent auquel il saurait donner le cours qu'il voudrait.

Sans inquiétude pour l'argent, il était encore plus tranquille pour l'autorité : ses succès avaient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il était despote avec les grands, avec le monarque. C'était être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servait utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissait un fanatisme ardent et farouche, qu'il appelait, qu'il croyait peut-être amour de la patrie, et qui n'était au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il voulait opprimer.

Celle-ci n'était peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyait point de terme, que par les revers qu'elle avait éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissait entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la

situation des affaires par une action heureuse, auraient été des chimères. Quand une de ses escadres aurait détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'aurait rien rabattu de ses prétentions. Règle générale : Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée ; à plus forte raison si la supériorité vient de plus loin, et surtout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale : La prépondérance sur un continent, dépend tout entière du talent d'un seul homme ; elle peut passer en un moment : la puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale ; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avait qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en sentait l'impossibilité. Il connaissait les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suède et du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avaient inspirée à toutes, la défiance où elles étaient les unes des autres, et la crainte que chacune en particulier devait avoir d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne était dans une position particu-

lière. Le feu qui dévorait les colonies françaises, et qui s'étendait tous les jours, pouvait aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vit pas le danger qui la menaçait, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître; et en changeant de maître, elle changea de système. Don Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie; il arrivait trop tard: ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avait mûrement pesé ce qu'il pouvait, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisait: *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvait révolter, mais il imposait.

Telle était la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une et l'autre cour, on craignait les répugnances de M. Pitt, et l'on ne se trompait pas. Il consentit à ouvrir une négociation; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avaient prévu, que c'était sans intention de la suivre. Ses vues étaient d'acquiescer assez de preuves des engagements des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyait avoir besoin, il rompit les conférences, et proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre

sur celles des deux couronnes, et la certitude qu'elles seraient infiniment mieux dirigées, lui donnaient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avait contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvait, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisait éprouver, attendait avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'était pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avait reçus, des pertes qu'elle avait essuyées; et qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrit à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisaient que l'Angleterre, quoique commerçante, était forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de Georges III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitait. L'esprit de modération lui parut une faiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison; et il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui était pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture? Les ministres anglais voyaient tous l'impossibilité